

*Pendant la bataille, sans répit ils supportèrent  
toutes les peines,*

*Jusqu'à ce que leurs ennemis reculent, effarés  
par les dévastations de la guerre :*

*Et le pâle croissant rayonna sans éclat, sa splen-  
deur obscurcie*

*Par la lumière de la bannière étoilée de notre  
nation,*

*Où chaque étoile flamboyante brillait tel un  
météore guerrier,*

*Et la tête enturbannée s'inclina devant ce ter-  
rible éblouissement.*

Key allait réécrire ce poème neuf années plus tard, et la nouvelle version, mise en musique, devint par la suite l'hymne national des Etats-Unis.

D'emblée, comme le constate Allison, les Américains comparaient et opposaient leur idéologie de progrès, de liberté et d'ingéniosité créative au despotisme musulman ; on affirmait généralement que l'islam favorisait l'oppression politico-religieuse et la stagnation. Cette image n'était pas particulière aux Américains, mais la façon dont ils se l'approprièrent était unique. Par exemple, des biographies de Mohammed et d'autres textes sur l'islam furent rédigés, qui mettaient en garde le peuple américain contre le laxisme religieux et la complaisance politique censés encourager la tyrannie. Allison est convaincant quand il démontre comment cette image de l'islam était appliquée aux grandes questions – Constitution, taxes, libertés politiques – qui se posaient tant au gouvernement naissant qu'au peuple.

Mais les Américains, alors qu'ils se sentaient outragés lorsque quelques-uns de leurs compatriotes étaient réduits en esclavage dans les Etats barbaresques, oubliaient le sort des esclaves africains aux Etats-Unis mêmes et ignoraient à quel point l'institution de l'esclavage fut destructrice, immorale et corruptrice pour l'âme et le corps de la nouvelle nation. Allison décrit le gouffre qui existe entre le discours américain officiel et les actes, son objectif étant de mettre en question la conception que l'Amérique, durant une période critique de sa construction en tant qu'Etat-nation, avait d'elle-même : une île de

progrès et de liberté dans un océan – musulman – de réaction et de despotisme.

La mise en lumière par Allison d'une relation évidente entre l'esclavage aux Etats-Unis et les perceptions américaines de l'islam et des musulmans est remarquable. Toutefois, il s'abstient de toute critique substantielle des fondements idéologiques qui auraient imprégné ces perceptions. Dès le début, les incursions hésitantes des Etats-Unis sur la scène mondiale avaient été motivées davantage par des nécessités économiques et des calculs stratégiques que par des préoccupations culturelles ou civilisatrices. La conviction américaine d'être une nation exceptionnelle et son zèle de missionnaire outre-mer avaient souvent dissimulé un effort constant pour préserver les intérêts nationaux. Considérée dans ce contexte, la rencontre de l'Amérique avec les Etats barbaresques inauguraient un modèle cohérent pour les stratégies commerciales et sécuritaires qui allaient dominer la politique étrangère de Washington. En conséquence, la guerre avec la Tripolitaine représente moins la confrontation entre deux cultures éloignées l'une de l'autre, qu'un conflit d'intérêts.

Enfin, la séduction du livre d'Allison réside aussi dans sa recherche sur les racines historiques à l'origine des perceptions qu'ont les Américains de l'islam et des musulmans. Bien que l'auteur ne défie ni ne critique directement la représentation occidentale de l'islam il souligne indirectement le faible fondement, a-historique, sur lequel reposait cette représentation.

—FAWAZ GERGES

*Journal of Palestine Studies*, n° 104, été 1997

Traduit de l'anglais par Nicola Hahn

---

MERON BENVENISTI. *INTIMATE ENEMIES : JEWS AND ARABS IN A SHARED LAND* (DES ENEMIS INTIMES : JUIFS ET ARABES DANS UN PAYS PARTAGÉ). UNIVERSITY OF CALIFORNIA PRESS, BERKELEY, 1995, 236 p.

Que vous soyez en accord ou en désaccord avec le travail de Benvenisti, une chose est claire : il vous fait réfléchir. On ne peut en dire autant de

la multitude de livres qui traitent du conflit entre juifs et Arabes. Dans son livre, l'auteur oppose deux images profondément divergentes : celle du massacre, dans la cour de la mosquée Haram al-Sharif le matin du 8 octobre 1990, de 17 Palestiniens par la police israélienne (il y eut aussi 200 blessés), et celle de la poignée de main, devenue célèbre, entre deux ennemis, Yasser Arafat et Yitzhak Rabin, sur la pelouse de la Maison-Blanche environ trois années plus tard. La première image représente pour Benvenisti un conflit tribal qui a fait rage pendant presque cent ans et qui pourrait continuer encore longtemps. La deuxième exprime l'espoir en un avenir différent.

Benvenisti considère le conflit entre juifs israéliens et Arabes palestiniens comme l'un de ces conflits intercommunautaires « *chroniques, endémiques, organiques et interminables* » (p. 77) où chacun, potentiellement, devient combattant ou cible. Dans de tels conflits, la supériorité des armes ne garantit pas forcément la victoire, alors que l'absence d'armes peut avantager les civils (p. 78). Des conflits intercommunautaires ne se terminent que « *lorsque les opposants trouvent une manière de s'accepter mutuellement au niveau le plus élevé, à un niveau méta-politique de leurs existences, lorsqu'ils auront clarifié des questions d'identité et de légitimité pour eux-mêmes et pour leurs voisins* » (p. 78).

Ce conflit intercommunautaire était devenu intolérable au point que la séparation géographique devint une nécessité urgente. Benvenisti affirme qu'une telle séparation pourrait même constituer « *la pierre angulaire pour des relations acceptables entre les deux communautés, car elle garantit le respect mutuel des intérêts fondamentaux en permettant un minimum de sécurité, facilitant ainsi la gestion du conflit* » (p. 193).

Il est facile et pratique de séparer la bande de Gaza d'Israël. En revanche, le cas de la Cisjordanie est plus complexe. Beaucoup de terres ont été confisquées afin d'y implanter des colonies juives, relier les colonies existantes entre elles et assurer la sécurité des enclaves dispersées. La création de ces implantations a répondu à une préoccupation stratégique majeure : il fallait exclure la possibilité géographique de la formation d'un Etat palestinien en Cisjordanie.

Benvenisti approuve la Déclaration de principes de 1993. Il présente sa réaction personnelle comme le triomphe « *de la raison sur la passion* » (p. 212). Il comprend la *realpolitik* qui a amené le Premier ministre israélien Yitzhak Rabin à y adhérer, puisque partout dans le traité les intérêts sécuritaires israéliens sont fermement garantis. En même temps, il se dit surpris que les Palestiniens ait pu finalement accepter la défaite. Le résultat des accords de paix, selon l'auteur, est un « *diktat* » qui « *pérennise l'occupation (malgré un vague contrôle) avec le consentement du peuple palestinien, représenté par son "unique représentant", l'OLP* » (pp. 217-218).

Le « processus de paix » aboutit, en fait, à une situation curieuse où la séparation est consommée tout en maintenant un important degré de « coopération », stipulée dans les différents accords. L'auteur, toutefois, ne se fait pas d'illusions : la « *coopération* » fondée sur les rapports de force actuels n'est rien d'autre que la domination israélienne permanente déguisée, et l'autonomie palestinienne n'est même pas un euphémisme pour la bantoustanisisation » (p. 232).

Que peut-on faire à partir de ce constat ? Benvenisti propose une idée originale : « *Le besoin de combiner la séparation politique avec l'unité géographique, de séparer les identités nationales qui ont une forte affinité pour la patrie partagée, ce besoin conduit à la nécessité d'une confédération Israël-Palestine* » (p. 233). Dans la pratique, cela signifie la transformation d'Israël-Palestine en un Etat binational, et l'auteur a raison de remarquer qu'une majorité d'Israéliens s'y opposerait. Mais il a tort de dire que les Palestiniens s'y opposeraient également. Il affirme que pour l'instant il ne s'agit-là que d'un rêve, mais qu'il est important de lancer cette idée. Je suis tout à fait d'accord.

—FOUAD MOUGHRABI

*Journal of Palestine Studies*, n° 104, été 1998

Traduit de l'anglais par Nicola Hahn